Vanité et foi

Idées sur l'avenir de l'Histoire

Aldo Poblete Varas

I. Cassiopée, ou l'incapacité de devenir

Il existe chez l'être humain des tendances à certains types d'actes : des tendances issues de sa propre nature. La nature est ce qui s'établit par la pratique, par le faire à travers le temps. La nature est, fondamentalement, répétition. La tendance à accomplir certains types d'actes est éprouvée par chaque membre de l'espèce, et cela depuis que la conscience a pour la première fois jailli de nous. Ces tendances sont également éprouvées, et donc observables, dans les grandes collectivités humaines. Ce qui se produit à petite ou à minime échelle se produit aussi dans des dimensions plus grandes.

Ces tendances semblent vouloir nous dire que ce qui a été continuera d'être, toujours avec cette note en bas de page : bien entendu, cela ne se produira pas sous la même forme ; les modalités varieront tandis que le contenu perdurera. C'est dans le développement des peuples que ces tendances se transmutent en mythes et en fardeaux qui tourmentent ou fortifient ceux qui vivent et prolifèrent sous leur joug. Ce qui est généralement passé sous silence, que ce soit par l'expérience elle-même ou par les élaborations théoriques qui viennent après, c'est que les tendances sont le produit d'un poids qui, presque par définition, imprègne les processus de telle sorte que la mobilité supposée par chaque instant, pour une raison ou pour une autre, ne parvient jamais à se déployer.

Il existe des tendances dans ce que nous appelons l'histoire, et celles-ci menacent en permanence l'idée de progrès, car le soupçon demeure toujours que les choses, tôt ou tard, retrouvent leur lit. Il existe une grande direction dans l'histoire, et cette direction s'exprime à travers les tendances. Une partie de ce qui pose problème dans tout cela réside dans le fait que ces tendances tendent à être assaisonnées d'une certaine atmosphère tragique, une sorte de sentiment que tout mène finalement à la ruine et à l'extinction. Il y a beaucoup d'amour-propre dans de telles tendances, car de telles versions de celles-ci sont trop sous l'influence de ceux qui les ont fait être les premiers ; y abondent le génie et les misères des êtres qui les ont mises au monde.

L'itinéraire humain est climatisé par le parfum esthétique de ceux qui forgent le réel, de ceux qui, par leurs actes ou leur absence d'actes, conduisent les masses dans les ruelles sinistres d'un destin qui se montre toujours indéfini au vulgaire. Il est clair que la perfection n'est pas l'un des traits dont le pouvoir a réussi à s'imprégner tout au long de ce parcours, mais ce n'est là qu'un détail mineur. Nous parlons ici de visions immenses, qui englobent des territoires et des mondes qui soit n'ont jamais été pensés, soit, s'ils l'ont été, ne l'ont été que de manière très périphérique et fragmentaire, grâce à l'intervention d'êtres d'une sensibilité supérieure, êtres qui, en raison du poids incommensurable de la tâche, tendaient à être détruits en l'accomplissant.

Les tendances sont importantes parce qu'elles nous montrent que ce qui est, est. Il apparaît dès lors clairement que l'idée d'un centre inexistant n'a aucun sens, et que tout ce qui avance est prisonnier de son propre rêve.

II. Ouverture à l'idée marginale

De quoi s'agit-il, alors ? Peut-être la seule manière d'y répondre (ou plutôt, la seule manière de faire surgir quelque indice sur le fonctionnement de ces forces) consiste-t-elle à accepter deux idées : premièrement, que l'arbitraire nous constitue comme humains ; deuxièmement, que l'arbitraire n'est pas synonyme de volonté mais d'obéissance.

Est-il possible d'obéir si l'origine de la domination est inconnue ? La réponse exige que nous affirmions que la question est mal posée, car elle présuppose que nous ne connaissons pas l'origine de la domination, que nous ne connaissons pas ce qui impose sa volonté à nos existences. Or il n'en est rien : nous savons très bien ce qui guide nos existences, les tendances. Néanmoins, avoir une idée du fait que ce qui se passe dans les mondes résulte d'un grand mouvement n'implique pas nécessairement une connaissance, et encore moins un engagement envers de telles dynamiques. Comment le pourrait-elle ? Ce que le vingtième siècle nous a montré fut l'aboutissement logique de l'accumulation des convictions, et aucune d'entre elles ne convergeait ; en fait, elles se contredisaient les unes les autres.

L'essentiel ici est de noter qu'une telle contradiction n'était en réalité pas du tout une contradiction, qu'il ne s'agissait que de perspectives. Comme humains, nous sommes extrêmement vulnérables à l'idée que notre subjectivité, et la douleur qu'elle porte implicitement en elle, soit le signe irréductible d'un ordre moral plus ou moins défini. Mais c'est évidemment là quelque chose de très dangereux. Il est très difficile de concevoir des processus qui nous sont étrangers, qui se passent de nous et qui, en

fait, nous conçoivent comme des éléments qui troublent ou entravent structurellement la tendance. Cette manière d'observer, de comprendre les choses, n'est propre qu'à celui qui s'est placé à une altitude trop faible.

Ce qui importe ici, c'est d'être capable d'observer les tendances (cela est très important), mais plus important encore est d'être capable d'observer la grande tendance : celle vers laquelle toutes les autres tendances, à la manière des affluents d'un fleuve, finissent par converger ; celle qui les intègre toutes et qui est capable de faire de leur ensemble quelque chose de non pas simplement quantitativement distinct, mais qualitativement distinct.

Il faut aussi accepter les limites de nos concepts, pleins de mots et d'imperfections, exemples féroces de ce que signifie habiter une petite tendance. Nous ne possédons pas encore les outils qui nous permettraient d'opérer à un autre niveau, mais ce n'est qu'une question de temps ; la science a cela pour objectif ultime, même si une partie du monde scientifique croit jouir d'une certaine liberté d'action, ou entretient l'idée assurément infantile d'être guidée uniquement par l'émergence chaotique des phénomènes.

C'est un moment qui nous dit, fondamentalement, une chose : il faut se positionner, prendre parti, laisser de côté toute idée relative à de possibles communions entre camps opposés. Nous sommes dans un moment où le plus important est de ne pas montrer ses armes, de se cacher, de profiter du fait qu'il existe encore quelque chose qui ressemble à une forêt sombre, d'attendre accroupi jusqu'à ce que le moment d'attaquer arrive.

III. La vie est un mensonge

Pleins de mythes, pleins de héros, pleins des désastres de ceux qui nous ont précédés, complètement noyés dans l'atmosphère qu'on nous a imposée à force d'éducation et de silence. Maintenant, à la manière de princes décapités qui errent dans de vieux châteaux en effrayant les nouveaux invités, nous tentons de recouvrer quelque chose de cette humanité qu'ils ont tant insisté à définir pour nous, et que seuls quelques-uns sont jusqu'ici parvenus à théoriser de manière un tant soit peu décente. Toute cette chair ne suffisait-elle pas ?

Nous sommes maintenant à l'âge de la science, instrument du fanatique et de l'ascète qui, depuis un langage spectral, contrôlent peu à peu le monde, pour le bien de la majorité, alors même que celle-ci, du fait d'une stupidité vainement dénonçable, croit le contraire. C'est à travers toute cette culture, liquide amniotique qui nous nourrit tout en menaçant de mettre fin à nos vies, que sont proposées les meilleures réponses au désordre titanesque dans lequel nous nous trouvons pris.

C'est par une mathématique plus avancée, capable d'embrasser tout ce qui est et, surtout, tout ce qui a été, que l'être humain pourra toucher cette grande cage appelée la grande tendance. La discipline historique est celle qui est appelée à organiser cette grande reconstruction. Nous parlons ici de reconstruction parce qu'il s'agit de mettre fin aux formes de destruction qui ont existé tout au long du passage humain.

Ce sont les historiens qui devront, dans une large mesure, unir les mondes des sciences humaines et des sciences exactes, sans être experts de l'un ou de l'autre en particulier, mais un pied dans chacun, afin de guider (si un tel mot peut encore être prononcé sans embarras). C'est là, en tout cas, l'idée fondamentale : guider. C'est nécessaire parce que la tâche est gigantesque, d'une taille telle qu'une bonne partie de ce que nous sommes aujourd'hui capables d'en théoriser sera sûrement très bientôt remise en question, moins dans ses grandes lignes que dans ses détails techniques.

Une bonne partie de ce que nous serons dépendra dans une large mesure du développement des technologies avancées, et notamment des intelligences artificielles : machines capables de bien des choses, mais (et c'est ce qui nous intéresse le plus comme historiens) fondamentalement capables de concevoir des manières d'englober ce qui est qui soient radicalement distinctes de celles que nous pourrions nous-mêmes fournir. Les formes importent peu tant qu'elles n'entravent pas le contenu ; c'est celui-ci qui doit demeurer inchangé, à supposer que nous sachions encore le reconnaître.

Ce sont donc les historiens du présent et de l'avenir qui sont appelés à éclairer, avec tous les outils que la technique met à leur disposition, les tendances du développement humain, et à voir s'il est possible de trouver quelque chose de plus que des tendances : peut-être un indice quant au sens de l'histoire. Nous sommes, bien entendu, dans un moment de transition, traversant des changements technologiques d'une grande puissance, qui peuvent en un instant altérer radicalement nos perspectives. Nous ne nous trouvons dans aucun développement linéaire, car plusieurs orientations se mêlent et déroutent aisément l'observateur inattentif.

C'est dans les tendances que nous devons traquer le signe qui trahit ou construit ce que nous appelons l'être humain. Dans l'attente d'un meilleur pronostic, nous nous enfermons avec nos instruments et commençons la réception de tout signal un tant soit peu viable. C'est une idée parmi d'autres, avec un centre aussi noir qu'un soleil noir.

IV. Cesser de naître

La tâche des historiens, donc (si cette tâche est la leur et non quelque chose que nous ne nommons ainsi que par habitude), sera de construire la carte à partir de laquelle la grande reconstruction pourra être menée. Cela nous conduira à la destruction de l'idée de monde, et ouvrira l'existence à l'acceptation du fait que toutes les réalités existent simultanément, sans que cela implique d'accepter quelque immobilité que ce soit ni quelque notion de salut perpétuel. Tout sera délimité, contraint dans notre système-monde littéral, avec ses propres forces mais aussi ses états de vulnérabilité, qui se manifesteront généralement dans les questions relatives à la dimensionnalité des possibilités existentielles.

L'idée de mémoire sera elle aussi resignifiée, dans la mesure où elle ne sera plus un phénomène propre à ceux qui, d'une manière ou d'une autre, font l'expérience du monde et qui, par cette même expérience, emmagasinent des motifs qu'ils peuvent ensuite, dans une plus ou moins grande mesure, réutiliser ou simplement revivre. Tout cela élargit le champ ou la notion traditionnelle de ce qu'est et n'est pas l'histoire.

Cela est particulièrement révélateur : si la discipline historique doit porter sur quelque chose, ce sera sur le compte rendu le plus fidèle possible des événements du passé, et sur des manières toujours meilleures de préparer le présent à assumer l'arrivée du passé. D'une certaine façon, une inversion de la notion de temps se produira : on parle toujours du passé comme de quelque chose qui se trouve derrière, et de l'avenir comme de quelque chose qui se trouve devant.

Les tâches des historiens humains et non humains ne se limiteront certainement pas à la construction de la grande carte, même si c'est sans doute, du moins dans un premier temps, leur tâche la plus importante. Ils seront également fondamentaux pour les pratiques futures du droit, étant donné que les conceptions de celui-ci fondées essentiellement sur le critère des juges seront massivement remplacées par des systèmes cherchant à rendre possible la visualisation précise de ce qui s'est produit dans tout conflit ou toute situation susceptible d'être jugée, perspective dont il ne faudrait peut-être pas se réjouir trop vite.

C'est donc un scénario pour le moins confus que l'histoire connaîtra dans les temps à venir, se trouvant contrainte de laisser derrière elle, lentement mais systématiquement, les notions qui la comprennent comme une pratique essentiellement consacrée à la collecte précaire de données et à l'interprétation. Toutes les sciences humaines connaîtront des changements semblables. Toutes modifieront peu à peu les perspectives qui les fondent uniquement sur l'idée de certains mystères ou de certaines questions prétendument impossibles à englober par la logique et les mathématiques.

Nous vivrons un véritable désenchantement du monde, mais avec des résultats très différents de ceux qu'une mentalité conservatrice pourrait prévoir. Le voile qui couvre bon nombre des phénomènes encore prisonniers d'une certaine aura, d'une certaine obscurité, sera exposé dans tous ses détails, sans que cela implique, comme le croit la mentalité vulgaire, une quelconque perte de ces phénomènes, mais plutôt la possibilité d'éprouver à travers eux des jouissances beaucoup plus profondes et, si le mot s'applique encore de l'autre côté de ce passage, finalement beaucoup plus humaines.

Dans une large mesure, il s'agit donc de mettre le feu au brasier du devenir et de faire bouillir l'animal tout entier, sans laisser le moindre espace possible à la spéculation.